

LA COLLINE

Les Films d'Ici distribution présentent

un film de DENIS GHEERBRANT & LINA TSRIMOVA



états généraux
du film documentaire
ardecheimages.org



acid
CANNES



THESSALONIKI
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL



Une production PIVONKA en association avec
LES FILMS D'ICI, DÉRIVES, COORIGINES

LES FILMS D'ICI PRÉSENTENT

LA COLLINE

Un film de DENIS GHEERBRANT et LINA TSRIMOVA



France – Couleur - 79 mn

SORTIE NATIONALE LE 12 AVRIL 2023

Matériel à télécharger sur www.pivonkaprod.com

DISTRIBUTION

Les Films d'Ici
Céline Païni
01 15 11 74 52

ATTACHÉ DE PRESSE

Stanislas Baudry
06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

PROGRAMMATION

Michel David
06 74 60 68 59
michel45david@gmail.com

SYNOPSIS

Une colline au Kirghizistan parcourue par des hommes, des femmes, quelques enfants. Des fumées, des oiseaux, une déchetterie comme un Léviathan. Parmi eux, un ancien soldat traumatisé, une mère douloureuse et obstinée, des jeunes privés d'avenir, interrogent leur vie.



À PROPOS DU FILM...

C'est une colline, à une dizaine de kilomètres de Bichkek, capitale du Kirghizistan, au cœur de l'Asie centrale, à côté de la Chine. On pourrait dire un monticule, à peine plus d'une dizaine de mètres de hauteur, quelques hectares, un monticule dont on ne sait pas trop de quoi il est constitué, sans doute de terre, mais comment nommer le mélange qui se forme avec les déchets en décomposition ?

Ce qui a été des sacs poubelles se fond dans un magma informe, puant, fumant, agité parfois de petites explosions d'aérosols. Une colline vivante qui éructe, monstre à l'image d'un Léviathan. Des hommes, des femmes, des enfants vont et viennent, fouillent à droite et à gauche, entourent les camions bennes qui déversent leur lot de "marchandise" et repartent avec de gros sacs de toile plastifiée. C'est l'économie de la colline, le rebut, ce qui est considéré comme rien retrouve une valeur, c'est tant le kilo de bouteille plastique, de carton, de verre, le métal.

Le lieu, d'abord, comme une citadelle, écrasée par la chaleur, battue par le vent, dévastée par la pluie, embrumée par des combustions délétères.

Les gens, surtout, les perdants de l'éclatement de l'URSS et de la crise économique et sociale qui s'en est suivie. Difficile de ne pas se dire que les rejetés d'une société n'ont qu'un seul endroit où aller, là où elle met ses déchets. Les premières discussions que Lina a pu entamer ont été décisives: toutes ces personnes, surtout des femmes, parlaient volontiers, de leur histoire, de leur travail comme de leur vie quotidienne. Le contact était simple, les propos directs, très clairs et très clair était le sentiment d'être au banc de la société.

Par contre, en particulier au début, était moins évident le moment où Denis sortait son matériel. Les travailleuses et travailleurs du lieu avaient souvent vu des équipes débarquer, filmer en quelques heures et publier le tout sur YouTube. Un regard qui sous des airs compassionnels les exclut radicalement. Et plus concrètement, la grande majorité cache à ses proches la réalité de sa condition.

Par contre, que Lina ait été spontanément identifiée comme originaire des marges colonisées de l'empire soviétique rendait sa parole audible.

A partir de là tout était à faire. La rencontre avec Alexandre et Lena qui tenaient table ouverte sous leur parasol bleu ne fut pas très difficile, même si la suite n'a pas été simple. Petit à petit, jour après jour, notre présence s'imposait. Certains ne l'acceptaient pas - et même en prenant soin de ne pas les filmer il y eut plus d'un incident - d'autres y voyaient comme un oeil bienveillant.

Le film était possible.

LA COLLINE RACONTÉE PAR ... LINA TSRIMOVA

« Originaire d'une petite ville du Caucase Nord, j'ai fait d'abord mes études de journalisme à Moscou où j'ai vite senti le poids idéologique qui pesait sur les questions liées aux guerres caucasiennes. C'est la raison pour laquelle j'ai dû partir en France où j'ai fait d'abord un master en histoire et puis un doctorat à l'EHESS. En été 2021, j'achevais la rédaction de ma thèse intitulée *Sous l'œil de l'Empire : la construction du Caucase et des Caucasiens entre la fin du XVIIIème siècle et 1850*. L'un des objectifs de ma thèse était d'introduire les voix des Caucasiens que l'on entendait très peu dans l'historiographie actuelle notamment parce que ces peuples n'avaient pas d'écriture propre avant l'arrivée des colonisateurs russes.

Le tournage du film *Avant que le ciel n'apparaisse* (Cinéma du Réel 2021) et le suivi du montage a été très riche pour moi en tant que chercheuse. Il a révélé notamment l'importance de l'aspect proprement esthétique dans le processus de fabrication des représentations sur les populations autochtones. Inversement, ce film documentaire m'a permis d'agir en quelque sorte sur la production des représentations en participant moi-même à leur fabrication. Cette expérience fut très forte pour moi et la complicité qui s'est tissée entre Denis et moi, la complémentarité qui s'est affinée entre nos deux approches, nous a donné le désir d'un nouveau projet.

Nous avons choisi de partir pour le Kirghizistan, où le démantèlement du modèle soviétique a plongé des populations entières, des populations mélangées du fait des déportations staliniennes, dans le chaos.

Ce sont des vies éclatées, de trajectoires tellement improbables et typiques à la fois, sans doute plus violentes pour les femmes qui, renonçant souvent à leur métier ou ambitions, vont faire le travail que les hommes jugent trop « sale » ou stigmatisant. Ce sont ces expériences extrêmes de la survie que nous avions envie de retrouver et de partager. Quand nous sommes arrivés à la colline, près de Bichkek, nous n'avons plus eu de doutes : c'était le lieu où nous retrouvions toutes les problématiques sur lesquelles nous voulions travailler.

Dès notre arrivée sur la colline nous avons rencontré Alexandre, ancien combattant russe durant les guerres en Tchétchénie. C'est grâce à l'hospitalité inconditionnelle d'Alexandre et de sa femme Lena que nous avons pu venir à la colline et nouer les premiers liens avec les gens qui y vivent ou travaillent. Cette hospitalité à la limite de l'amitié n'était pourtant pas évidente pour moi qui me souvenais de terribles massacres en Tchétchénie. Et Alexandre le savait, le sentait en s'adressant à moi comme à une Caucasiennes, il me disait souvent « tu sais de quoi je parle ». Pendant les premiers deux ou trois entretiens, je lui ai donné toute la liberté et l'écoute que j'étais capable de lui offrir, même si l'écouter parler de femmes et d'enfants éventrés m'était plus que difficile. Au bout d'un moment, j'ai senti que cela devenait faux, que ce dont il avait vraiment besoin, c'était de me parler à moi, avec tout ce que je peux penser de lui. Et lors de notre entretien suivant, je lui ai demandé directement : « Vous m'avez dit l'autre jour que vous vous sentiez comme un monstre. Que cela voulait dire être monstre ? » Je pense que c'était le plus beau des entretiens que l'on pouvait filmer avec lui.

Tous les jours, au moment d'arriver à la déchetterie, j'avais une peur terrible au ventre. Je ne savais ni quoi ni comment nous allions pouvoir filmer ou simplement voir, si même nous pourrions juste filmer, ou encore si les mafieux n'allait pas nous expulser. Il faut dire que la colline est un monde très fermé pour les gens de l'extérieur. Tous les jours, nous essayions de rencontrer des gens nouveaux et d'aller voir ceux que nous connaissions déjà afin de solidifier les liens existants. Petit à petit, tout le monde a commencé à nous accepter. Nous prenions toujours le temps d'expliquer que nous n'étions pas des journalistes et que nous étions en train de faire un film documentaire.

Celle qui s'est emparée plus fortement que les autres de ce film fut l'étonnante Tadjikhan, petite femme très énergique de 62 ans. Un jour, en montant sur la colline, on a vu Tadjikhan devant sa maison qui se trouve juste avant la pente. Deux ou trois mots échangés, nous la trouvions éblouissante, avec son visage toujours très expressif et changeant. Nous lui avons proposé de nous parler pour le film. Nous n'aurions jamais imaginé quelle tragédie shakespearienne se cache derrière l'envie de vivre qui se dégage d'elle. Quand nous avons commencé à filmer, elle ne m'a plus parlé de femme à femme, mais à la caméra dans son besoin d'exprimer sa douleur immense, incommensurable... Elle nous a raconté comment elle avait perdu ses cinq enfants. Cela m'a rappelé les histoires des femmes que j'avais rencontrées au Caucase. Dans les années 1990-2000, en raison de nombreux conflits et difficultés économiques, je fus amenée dès l'âge de 13 ans à travailler dans un grand marché de Piatigorsk. On y trouvait alors beaucoup de femmes fuyant les guerres et la misère qui explosaient dans la région. Je me demandais toujours comment ces femmes pouvaient continuer à vivre. Bien sûr, elles n'avaient pas le choix, il fallait continuer à se battre pour la survie de leur famille mais tout de même... Et j'avais l'impression que Tadjikhan comprenait mes questionnements, qu'elle voulait précisément témoigner pour toutes ces femmes qui, partout dans les pays post- soviétiques, avaient porté la charge de la famille et de la survie des enfants qui restaient en vie...

Un jour, nous avons rencontré la lumineuse Djazira, une jeune fille de 15 ans. J'avais l'impression qu'elle avait trouvé chez moi une sœur aînée, une confidente à qui elle pouvait livrer tous ses secrets. Cette confiance, nous ne voulions surtout pas en abuser. Alors, pour

la filmer, nous avons essayé de respecter toutes les conditions qui étaient les siennes : de choisir un coin dans la maison le moins abimé, de la filmer seule sans le dire à personne, de ne pas lui parler dehors, de ne pas diffuser ses images sur YouTube. Je suis allée un peu plus loin : pendant l'entretien, je ne lui ai pas posé de questions directes, j'attendais qu'elle aborde d'elle-même les sujets délicats. Djazira, c'était l'espoir, la lumière que l'on cherchait sur la colline. »



DENIS GHEERBRANT

Le tournage du premier film que nous avions réalisé ensemble, Avant que le ciel n'apparaisse, fut pour moi une expérience unique au sens où ce qui était le moteur de mon cinéma, la parole, était pris en charge par quelqu'un d'autre. Ma pratique du cinéma en solo s'en trouvait bouleversée.

Deux registres d'images, les vues de la colline et des humains qui la peuplent et la parole, visage/paysage.

Quand Lina allait négocier avec les autorités maffieuses de la colline, ou prendre de nouveaux contacts, j'allais seul, dans la disponibilité et la légèreté du photographe - un enregistreur fixé sous l'appareil photo qui me tenait lieu de caméra -, nourri par toutes les réflexions que nous avions pu avoir Lina et moi, soucieux de ramasser les pièces qui formeraient le film, ouvert à tout à ce que me raconte ce qui était devant moi, là, à cet instant précis. Avec pour règle ce qui reste pour moi qui le plus précieux : savoir reconnaître une image qui s'impose alors même que l'on ne sait pas "à quoi ça sert".

Dans un premier temps, j'ai cherché à ne pas me faire happer par le côté spectaculaire de la colline mais à représenter ce lieu comme celui d'une activité. J'ai d'abord filmé dans la

position d'un spectateur « neutre », à distance. Petit à petit, quand des liens se sont créés, j'ai pu m'approcher de celles et ceux que je connaissais et les filmer au travail. Alors les filmer, filmer les autres, filmer leur corps au travail était comme une manière de reconnaître la valeur de ce travail. La présence de la caméra prenait un sens clair aux yeux de toutes et tous.

C'est plus tard, quand je me suis senti inscrit dans cette réalité, que j'ai pu me poser la question de filmer la colline comme un Leviathan, en approcher l'incandescence, me laisser aspirer par sa puissance, soutenu par le propos du film qui déjà commençait à se dessiner.

La parole. Etrange expérience que celle de filmer quelqu'un que l'on ne comprend pas. Il y a, étonnamment, quelque chose de libérateur dans le fait de ne pas comprendre, libéré du sens, je me laisse guider par ce qui se dégage d'une attitude, des expressions d'un visage. Je filme caméra à la main, à la distance du portrait, corps filmé, corps du filmeur proches. L'autre se concentre, cherche ses mots, je me penche en arrière comme pour lui laisser champ libre ; l'émotion affleure, comme je tends l'oreille, je me penche en avant.

Je me souviens Tadjikhan, cette femme qui a perdu cinq de ces enfants : premier entretien, rapide, factuel, je suis légèrement de côté, elle s'adresse à Lina en se tournant légèrement vers elle, Tadjikhan entre la caméra qui la regarde et la personne à qui elle parle. En une phrase elle vient de révéler qu'elle a perdu cinq enfants. Lina me traduit l'essentiel. Alors nous nous posons, je demande à Lina de se rapprocher de moi, l'angle se resserre, Tadjikhan regarde Lina pratiquement dans l'axe de la caméra, elle s'adresse à nous spectateurs. Elle s'adresse à nous tant qu'elle est sur un registre factuel mais quand monte sa douleur elle se tourne vers l'extérieur, regarde au loin, dans son passé, comme pour y rechercher ses enfants disparus. Plus l'émotion monte, plus elle tourne son visage de profil ; je décadre insensiblement pour accompagner le mouvement de Tadjikhan, Tadjikhan qui nous a quitté, emportée dans sa douleur. Elle ne regarde plus maintenant que dehors. Et quand Lina lui demandera si elle va se reposer, elle la regardera avec un petit sourire pour lui répondre qu'il faut qu'elle aille travailler parce qu'elle a mis son alliance au clou !

Je n'ai rien compris et tout ressenti, juste bougé dans l'émotion ; "j'entends". Qu'est-ce que filmer les autres, si ce n'est d'abord être là dans un moment partagé, dans un même espace émotionnel ?



DES CINÉASTES

Au bout de la chaîne de valeur du capitalisme, il y a le symbole ultime de la consommation globalisée : l'ordure. Au milieu de l'ordure, il y a des travailleurs, rouages ultimes, eux-aussi, du processus d'exploitation. Leurs corps sont usés, leurs vêtements salis par les déchets qu'ils récupèrent, pour survivre, au milieu des gaz toxiques et des flammes.

C'est parmi eux, au Kirghizistan, dans un pays à la périphérie de l'économie mondialisée, dans une décharge géante – marge et envers du système – que les deux cinéastes ont fait le voyage, comme jadis Dante parmi les damnés, jusqu'au dernier cercle de l'enfer, pour porter témoignage. Leur cinéma est généreux comme un acte de partage. Il est attentif aux corps, aux gestes, aux visages. Prendre le temps de regarder, d'écouter. Leur caméra accueille, révèle la beauté tragique de ces femmes et de ces hommes.

C'est un cinéma du respect, dont la force plastique, la sobre puissance des plans, le rythme épuré, sont au service de la rencontre et de la fraternité. C'est un cinéma politique, qui, sans discours en surplomb ni rhétorique, dit l'inacceptable. En faisant de l'humain la mesure de toute valeur.

Cinéastes de l'ACID Corto Vaclav, Reza Serkanian, Mathieu Lis, Emmanuelle Millet



FILMOGRAPHIE

DENIS GHEERBRANT

- 2021 / Avant que le ciel n'apparaisse / 85 mn
2017 / Mallé en son exil / 106 mn
2014 / On a grèvé / 70 mn
2009 / La République Marseille / LM
2004 / Après, un voyage dans le Rwanda / 105 mn
2001 / Lettre à Van Der Keuken / 30 mn
2000 / Le Voyage à la mer / 92 mn
1998 / Grands comme le monde / 92 mn
1994 / La vie est immense et pleine de dangers / 80 mn
1992 / Une fête foraine / 52 mn
1991 / et la vie / 90 mn
1986 / Histoire de parole / 30 mn
1985 / Question d'identité / 55 mn
1984 / Amour rue de Lappe / 60 mn
1980 / Un printemps de square / 80 mn
Rétrospectives
2022 La cinémathèque du documentaire. BPI
2015 Rencontres Gindou Cinéma
2003 Visions du Réel Nyon
Livre : Denis Gheerbrant et la vie Antony Fiant et Isabelle Le Corff. Editions Warm
Film: Denis Gheerbrant L'espace devenait humain Adrien Faucheux prod. INA

LINA TSRIMOVA

- 2021 / Avant que le ciel n'apparaisse / LM



DENIS GHEERBRANT

À sa sortie de l'IDHEC Denis Gheerbrant se partage entre un travail de photographie documentaire et de prise de vues. Il signe notamment l'image de Histoire d'Adrien (1980 - Caméra d'or) ou L'heure exquise de René Allio. Parmi la quinzaine de documentaires qu'il réalise, on peut citer et la vie, La vie est immense et pleine de dangers, La république Marseille (7 films), Mallé en son exil et Avant que le ciel n'apparaisse, co-écrit avec Lina Tsrimova. Ce travail a été l'objet d'un livre, d'un film et d'une rétrospective à la Cinémathèque du documentaire.



LINA TSRIMOVA

Née à Naltchik (en Kabardino-Balkarie, Russie), Lina Tsrimova entre en 2006 à la faculté de journalisme à Moscou puis entre à l'EHESS à Paris pour un Master en Histoire et un Doctorat. En parallèle de la rédaction de sa thèse, elle co-écrit le film documentaire Avant que le ciel n'apparaisse (2021, Sélection française du festival Cinéma du Réel) avec Denis Gheerbrant. En novembre 2021, elle soutient sa thèse intitulée Sous l'œil de l'Empire: la construction du Caucase et des Caucasiens entre la fin du XVIII^e et 1850.



Rencontres et entretiens LINA TSRIMOVA
Images, sons et montage DENIS GHEERBRANT
Montage son et mixage Dominique Vieillard
Couleurs Julia Mingo

PIVONKA – NAOKO FILMS (BE)- Beata Sabova, Vincent Metzinger
DÉRIVES -Julie Frères, Gaëlle Balthazar (Be)
LES FILMS D'ICI - Richard Copans
COORIGINES – Laura Nikolov

Pivonka - Beata Saboova & Vincent Metzinger +32 468 37 74 79
beata@pivonkaprod.com - vincent@pivonkaprod.com
www.pivonkaprod.com



états généraux
du film documentaire
• ardecheimages.org



THESSALONIKI
INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL

